

Les Bouches inutiles

À Ferdinand Brunetière.

Le jour qu'il fut bien avéré que le père François ne pouvait plus travailler, sa femme, beaucoup plus jeune que lui et très vive, avec deux petits yeux brillants d'avare, lui dit :

— Que qu'tu veux, mon homme !... Quand tu seras la a te désoler pendant des heures !... Tout a une fin sur c'te terre... T'es vieux comme le pont de la Bernache... t'as près de quatre-vingts ans... t'as les reins noués, quasiment une vieille trogne d'orme... Faut t' faire une raison... repose-toi...

Et ce soir-la elle ne lui donna pas a manger.

Quand il vit que le pain et le pot de boisson n'étaient pas sur la table, selon la coutume, le père François eut froid au cœur. Il dit d'une voix tremblante, d'une voix humiliée et qui implorait :

— J'ai faim... ma femme... j' voudrais ben ma p'tite croûte... Alors elle répondit, sans colère :

— T'as faim !... t'as faim... c'est un malheur, mon pauv' vieux... et j'y peux ren... Quand on ne travaille pas... on n'a pas le droit de manger... il faut gagner le pain qu'on mange... Est-ce vrai, ça ?... Un homme qui ne travaille pas, c'est pas un homme... c'est pus ren de ren... c'est pire qu'une pierre dans un jardin... c'est pire qu'un arbre mort contre un mur...

— Mais pisque j' peux pas... là... tu le sais ben... objecta le bonhomme... j' voudrais ben... mais pisque j' peux pas... pisque les jambes et les bras n'en veulent plus...

— Est-ce que je. te reproche quelque chose ?... C'est-y cor de ma faute, là, voyons ?... Faut être juste en tout... Moi je suis juste... T'as travaillé, t'as mangé... Tu ne travailles plus... eh ben, tu ne manges plus... Voilà l'affaire !... Y n'y a ren à dire à ça !... C'est comme deux et deux font quatre. Est-ce que tu garderais, à l'écurie, le râtelier plein, et de l'avoine dans la mangeoire, un vieux carcan de cheval qui ne tiendrait plus sur ses jambes ?... Le garderais-tu ?...

— Non, ben sûr ! répondit loyalement le père François que cette comparaison parut accabler par son implacable justesse...

— Alors !... tu vois !... Faut s' faire une raison...

Et, d'une voix gouailleuse, elle recommanda :

— Si t'as faim, mange ton poing... et garde l'autre pour demain !...

La femme allait et venait, dans la pièce très pauvre mais très propre, rangeant tout avec ordre, pour avancer son ouvrage le lendemain — car il fallait désormais qu'elle travaillât pour deux, — et, afin de ne pas perdre de temps, elle déchirait de ses dents rapides un morceau de pain bis et une pomme pas mûre qu'elle avait ramassée, sous les arbres, dans la cour...

Le bonhomme la considéra avec des yeux tristes, de tout petits yeux clignotants, qui, pour la première fois, peut-être, connurent ce que c'est qu'une larme. Il sentit passer sur lui, sur ses vieux os ankylosés, une immense et lourde détresse, car il savait que nulle discussion, nulle prière ne pourraient fléchir cette âme plus dure que le fer. Il savait aussi que cette terrible loi qu'elle lui appliquait, elle l'eût acceptée pour elle-même, sans aucune défaillance, car elle était stricte, simple et loyale comme le meurtre. Pourtant, il hasarda, sans conviction, avec une grimace sournoise des lèvres :

— J'avons quelques rentes...

Vivement, la femme se récria :

— Quelques rentes !... Quelques rentes !... Ah ben, merci !... T'as perdu la tête, pour sûr ?... S'il fallait toucher à nos rentes, ousque j'irions, veux-tu me le dire ?... Et le fils, pour qui nous les avons gagnées, qu'est-ce qu'il dirait ?... Non, non... Travaille et t'auras du pain... Ne travaille pas et t'auras rien !... C'est juste... c'est comme ça que ça doit être !...

— C'est bon !... fit le père François.

Et il se tut, l'œil avidement fixé sur la table vide, et qui désormais serait toujours vide pour lui... Il trouvait cela dur, mais au fond il trouvait cela juste, car son âme de primitif n'avait jamais pu s'élever des ténèbres farouches de la Nature jusqu'au lumineux concert de l'Égoïsme humain et de l'Amour.

Il se redressa péniblement, en poussant de petits cris de douleur : « Oh ! mes reins ! oh ! mes reins ! » Il gagna la chambre, à côté, dont la porte s'ouvrait, toute noire devant lui, comme une tombe.

Ce terrible moment devait arriver, pour lui, comme il était arrivé jadis, pour son père, pour sa mère, auxquels, bras impotents et bouches inutiles, il avait, lui aussi, avec une implacable rigueur, refusé le pain des derniers jours sans travail. Depuis longtemps, il le voyait venir, ce moment. À mesure que ses forces diminuaient, diminuaient aussi les portions parcimonieusement réglées de ses repas. On avait d'abord rogné sur la viande du dimanche et du jeudi, puis sur les légumes de tous les jours. C'était au tour du pain, maintenant, qu'on lui retirait de la bouche. Il ne se plaignit pas et s'appêta à mourir, silencieusement, sans un cri, comme une plante trop vieille, dont les tiges desséchées et les racines pourries ne reçoivent plus les sèves de la terre. Lui qui n'avait jamais rêvé, il rêva, cette nuit-là, à sa dernière chèvre. C'était une très vieille, une très douce chèvre, toute blanche, avec de petites cornes noires et une longue barbiche pareille à celle des diables de pierre qui gambadent sur le portail de l'église. Après avoir longtemps donné de jolis chevreaux et du bon lait, son ventre était devenu stérile et ses mamelles s'étaient tariées. Elle ne coûtait rien, pourtant, en nourriture et en litière, et ne gênait personne. Au piquet, tout le jour, à quelques mètres de la maison, elle broutait les pointes d'ajonc de la lande communale et se promenait, de la longueur de sa corde, bêlant joyeusement sur les gens qui passaient au loin, dans la sente. Il aurait pu la laisser mourir aussi. Mais il l'avait égorgée, un matin, parce qu'il faut que tout ce qui ne rapporte plus rien, lait, semences ou travail, disparaisse et meure. Et il revoyait l'œil de la chèvre, son œil tendrement étonné, son doux œil plein d'un affectueux et mourant reproche, quand, la maintenant abattue entre ses cuisses serrées, il farfouillait la gorge sanglante de son couteau. En se réveillant, l'esprit encore occupé de son rêve, le père François murmura :

— C'est juste... Un homme est un homme, comme une chèvre est une chèvre... Je n'ai rien à dire... C'est juste !...

Le père François n'eut pas une récrimination, pas une révolte. Il ne quitta plus sa chambre ; il ne quitta plus son lit. Couché sur le dos, les jambes étendues et se touchant, les bras collés au long de ses jambes, la bouche ouverte et les yeux clos, il se fit immobile comme un mort. Dans cette position de cadavre, il ne souffrait plus de ses reins, ne pensait plus à rien, s'engourdissait dans une torpeur molle, dans une somnolence continue, qui l'emportait loin de la terre, loin de l'atmosphère de son grabat, dans une sorte de grand vague blanchâtre, illimité, que traversaient de petits éclairs rouges et où fourmillaient de minuscules insectes de feu. Et une

puanteur s'élevait de son lit, comme d'un fumier.

En allant à l'ouvrage, le matin, sa femme l'enfermait à triple tour de serrure. Le soir, en rentrant, elle ne lui disait rien, ne le regardait même pas, et se couchait près du lit, sur une paille, où elle s'endormait d'un sommeil lourd, d'un sommeil qu'aucun rêve et qu'aucun réveil n'interrompaient. Elle se livrait, dès l'aube, à ses travaux ordinaires, avec la même activité tranquille, avec la même entente de l'ordre et de la propreté.

Le dimanche qui suivit, elle l'employa à réunir les hardes du vieux, à les raccommoder, et elle les rangea soigneusement dans un coin de l'armoire. Le soir elle alla chercher le prêtre, afin qu'il administrât son homme, car elle sentait sa fin prochaine.

— Qu'est-ce qu'il a donc, le père François ? demanda le prêtre.

— Il a la vieillesse... répondit la femme, d'un ton péremptoire... Il a la mort, quoi !... C'est son tour, à ce pauvre vieux bonhomme.

Le prêtre oignit les membres du vieillard de ses huiles saintes, et récita quelques prières.

— Il croyait qu'il aurait été plus loin que ça... dit-il en se retirant.

— C'est son tour !... répéta la femme...

Et le lendemain, en entrant dans la chambre, elle n'entendit plus l'espèce de petit râle, de petit glou-glou qui sortait du nez du bonhomme ainsi que d'une bouteille qui se vide. Elle le tâta au front, à la poitrine, aux mains et le trouva froid.

— Il a passé ! dit-elle avec un attendrissement, mais avec un ton de respect grave.

Les paupières du père François s'étaient révulsées au moment de l'agonie finale et dévoilaient l'œil terne, sans regard. Elle les abaissa d'un coup de pouce rapide, puis elle considéra, songeuse, durant quelques secondes, le cadavre, et elle pensa :

— C'était un homme rangé, économe, courageux... Il s'a bien conduit toute sa vie... il a bien travaillé... J'vas lui mettre une chemise neuve, son habit de mariage... un drap bien blanc... Et puis... si le fils le veut... on pourrait lui acheter une concession de dix ans... dans le cimetière... comme un riche...

La Pipe de cidre

...Quand nous eûmes fini de déjeuner, maît' Lormeau, notre hôte, un des plus gros fermiers du Perche, nous invita à visiter son cellier.

— Vous allez voir une chose rare, une drôle de chose, ben drôle ! nous dit-il.

Ce qui était drôle surtout, c'était cette idée bizarre qui lui avait poussé, tout à coup, après boire, et un jour d'ouverture de chasse, où toutes les minutes sont comptées. Nous aurions mieux aimé retourner à la poursuite des perdreaux et des lièvres. Mais il était entêté, le père Lormeau ; de plus, son entêtement naturel se compliquait, en cet instant, d'une légère griserie. Malgré notre visible mécontentement, il insista, il exigea, et force nous fut d'en passer par où il voulait.

— Vous regretterez point d'avoir vu ça ! ne cessait de répéter le bonhomme, en nous conduisant au cellier... parce que c'est une chose tout à fait drôle... Des perdreaux, des lièvres, y en a toujours... Mais le gibier que je vas vous montrer, personne dans le pays, ni ailleurs, ni nulle part, ne peut se vanter d'avoir son pareil !... Ah ! dame ! non.

Le cellier nous parut semblable à tous les celliers. C'était une vaste pièce, sombre, très fraîche, au fond de laquelle une vingtaine de grosses pipes de cidre étaient rangées symétriquement sur de solides chantiers. Dans un coin, gisait l'armature démontée d'un pressoir ; ailleurs, c'étaient des rangées de cercles neufs, et un tas de vieilles douves pourries, et encore des poulains, instruments de bois qui servent à décharger les lourdes futailles pleines. Une odeur aigre de marc ranci s'exhalait de tout cela.

— Nous y voilà, fit maît' Lormeau. Attention ! Mais, soudain, il sembla se raviser, et, durant quelques secondes, se gratta la tête, songeur et perplexe.

— J'ai peut-être tort de vous faire voir ça ! murmura-t-il, parce que c'est point une chose naturelle... Enfin, vous êtes des amis, pas vrai ? des bons garçons ? Vous n'irez point jaser là-dessus, à droite et à gauche ?... Quand vous serez sortis d'ici, ni vu, ni connu ?... C'est-y comme ça ?

Nous flairions une mystification, comme les paysans, en état de gaieté, aiment parfois à en inventer. Pourtant ces paroles, ces précautions du père Lormeau nous intriguaient un peu.

— C'est-y comme ça ? répéta le fermier.

L'un de nous l'assura qu'il pouvait compter sur notre discrétion.

— Eh ben ! dans ce cas, vous allez voir une chose ben drôle ! Je ne vous dis que ça !

Il se dirigea vers la pipe du milieu, la plus grosse, la plus large de toutes, et dont la face ronde était barbouillée d'une sorte de croix noire, au goudron.

— Savez-vous ben ce qu'il y a dans cette pipe ? nous demanda-t-il.

— Du cidre, répondit quelqu'un. Le bonhomme haussa les épaules.

— Du cidre !... Ben sûr que c'est du cidre !... Mais savez-vous ben ce qu'il y a dans le cidre ?...

— Des pommes ! criâmes-nous en chœur.

— Des pommes, ben sûr que c'est des pommes... Vous êtes ben malins à nuit, mes beaux messieurs...

— Allons, mait' Lormeau, ne vous fâchez pas... et dites-nous bien vite ce qu'il y a dans votre cidre ?

Le vieux fermier nous examinait d'un regard oblique et méfiant.

— Et si je vous le disais pas ?... fit-il... Vous seriez attrapés, vous bisqueriez...

Avec tout cela, le temps passait ; et, par la porte ouverte du cellier, nous arrivaient des bruits lointains de coups de feu...

— Père Lormeau, dis-je, nous ne savons point ce qu'il y a dans votre cidre, et nous brûlons de le savoir, parce que ce doit être très curieux...

— Si c'est curieux ! Ah ! oui, c'est curieux... Personne n'a une chose curieuse comme celle-là !... Il faudrait peut-être faire le tour de la terre avant d'en rencontrer une pareille...
Mâtin, oui ! c'est curieux... Ah ! bon sang !... Ah ! mazette !...

— Voyons, père Lormeau, dites-le, dites-le vite !

Le vieux réfléchit un instant, dodelina de la tête...

— Oui mais c'est ben entendu... Vous n'irez point conter ça aux gars de Paris ? C'est ici comme à confesse ?

— Oui, père Lormeau.

— Eh ben, mes gars... dans cette pipe-là, dans ce cidre-là, il y a un homme !

Nous nous récriâmes.

— En vérité du bon Dieu, il y a un homme dans cette pipe-là, dans ce cidre-là... un homme qui est haut, qui est gros... un homme, si tant est qu'un Prussien, sauf vôt' respect, soye un homme comme vous, comme moi, comme tout le monde... Et j' vas vous dire... Je suis sûr qu'il y a un homme là-dedans, parce que c'est moi qui l'ai mis, avec son sabre, son casque, ses bottes, et tout... Il est là-dedans... Attendez donc... il est là-dedans, d'pis... d'pis... Maître Lormeau compta sur ses doigts...

— D'pis dix-sept ans ! Y aura dix-sept ans au mois de novembre... Approchez-vous... Tapez sur la pipe... c'est point ordinaire, hein ! de taper sur une pipe de cidre où il y a un homme d'pis dix-sept ans !... Approchez-vous...

Et il ajouta en ricanant :

— On ne pourra toujours pas dire que celui-là n'a pas été baptisé ! Approchez-vous donc !...

Nous étions consternés et nous regardions la pipe, et il nous semblait voir, sous ces douves pacifiques, flotter dans le liquide jaune des masses de chair informes et gluantes, qui avaient été autrefois une créature humaine.

Le père Lormeau revint près de nous. Il nous parut qu'il était alors dégrisé.

— On dit dans les journaux, que nous allons avoir encore la guerre, fit-il.

Et, désignant l'horrible pipe :

— C'est pourtant une chose triste, que la guerre !... ben triste !... Mais qu'est-ce que vous voulez !... Voilà l'histoire de ce pauvre bougre-là... C'était, comme, de juste, en 1870... Nous n'avions point encore vu de Prussiens dans le pays... mais on savait qu'ils n'étaient pas loin... Un jour, tout de même, je vais porter du fumier dans les champs... Et pendant que je déchargeais le tombereau, je vois venir de loin un homme, à cheval, qui était tout blanc, et qui avait sur la tête quelque chose qui reluisait... Je pensai : « Cet homme-là, ben sûr, est un Prussien... Il arrive sans doute pour me tuer ». En quelque temps de galop il fut arrivé près de moi... Il arrêta son cheval, mit pied à terre... Pardi ! Il n'avait point une trop méchante figure pour un Prussien... Et le voilà qui me baragouine un tas de choses que je n'entendais point ; comme de juste... Pourtant, je compris qu'il s'était égaré et qu'il me demandait son chemin... Même qu'il tira une bourse de sa culotte et qu'il me montra des pièces de monnaie... Il m'offrait sans doute de le conduire... Écoutez, messieurs, je ne suis point un méchant homme et je ne

ferais pas de mal à une mouche... Mais voilà la colère qui me prend et me monte aux oreilles... C'était peut-être parce que mes deux gars étaient partis à la guerre et que je n'en avais pas de nouvelles... C'était peut-être parce que je me disais que les Prussiens allaient venir dévaster nos champs, nos maisons... Enfin, je ne sais pas pourquoi... Je saisis ma fourche à deux mains, et de toutes mes forces, avec rage, je frappe l'homme... L'homme tombe... Et je l'achève en lui enfonçant ma fourche dans la poitrine... C'est drôle tout de même, ces choses-là... Sur le moment, ça ne me fit pas plus d'émotion que si j'avais enfoncé ma fourche dans du fumier... Je ne pouvais pas laisser cet homme-là dans le champ, parce que les autres l'auraient trouvé, et, dame ! c'était ma peau, n'est-ce pas ? Le cheval, lui, était reparti en galopant, en hennissant... Je chargeai l'homme dans le tombereau, mis du fumier par-dessus lui, et je rentrai à la ferme... S'il faut tout vous dire... je n'étais pas trop fier !... Non ! cet homme, ce Prussien me gênait... Qu'est-ce que j'allais en faire ?... Je pensai d'abord à l'enterrer... mais j'avais entendu dire que les Prussiens fouillaient la terre autour des maisons, pour y découvrir les provisions cachées... Et puis, je me méfiais des chiens, qui sentent les cadavres et qui vont gratter le sol au-dessus d'eux... Vraiment, j'avais du regret, maintenant ! Il fallait pourtant que je m'en débarrasse, car les Prussiens pouvaient arriver d'un moment à l'autre... Alors, voilà ce que je fis : la nuit, je me relevai, je transportai le militaire dans le cellier... je démontai ma plus grosse pipe de cidre... je mis l'homme dedans, je la remontai, la replaçai sur le chantier... et par la bonde, je fis couler du cidre, jusqu'à tant que la pipe fût pleine... Et cela tout seul !... C'était de l'ouvrage je vous assure... ben de l'ouvrage... et une pipe de cidre perdue ! Mais, qu'est-ce que vous voulez ? quand il faut, il faut ! Il n'était que temps du reste... Car les Prussiens vinrent le lendemain, et n'y virent que du feu !... Et voilà : l'autre est là-dedans depuis ce temps-là !... J'ai point osé l'enlever.

En ce moment, le facteur apparut à la porte du cellier.

— Bonjour, maît' Lormeau, et la compagnie ! dit-il.

— Bonjour, mon gars !

— Un beau temps, maît' Lormeau !

— Mais chaud, mon gars !

— Oui, ben chaud, maît' Lormeau.

— Tu boirais ben un coup de cidre, mon gars ?

— Ce n'est pas de refus, maît' Lormeau.

— Eh ben, mon gars, va-t'en chercher, à la maison, une vrille et un pot... Je vais t'en faire goûter un comme jamais tu n'en as bu !... Va !

Au bout de quelques minutes, le facteur revint, apportant la vrille et le pot. Mais Lormeau avait pris un fausset. Il se mit à percer la pipe de cidre, et le cidre jaillit en un petit filet mince... et remplit le pot. Après quoi, le fermier boucha le trou, qu'il venait de faire dans la pipe, avec le fausset.

— Bois ça, mon gars, dit-il au facteur, en lui tendant le pot plein jusqu'aux bords. C'est du pur jus.

Le facteur salua, sourit, essuya ses lèvres du revers de sa main.

— À votre santé, maît' Lormeau, et la compagnie ! dit-il.

Mais il avait à peine avalé une gorgée, qu'il s'arrêta, fronça le sourcil, et fit une grimace.

— Eh ben, quoi ? mon gars, dit maît' Lormeau... Ça ne va point ?...

Le facteur considérait le cidre.

— Oui, c'est du bon cidre, fit-il, ben sûr que c'est du bon cidre... Mais, c'est... drôle... il a un goût., un goût... quasiment comme mes bottes... sauf l' respect que je vous dois...

Un gendarme

J'ai été élevé dans le respect du gendarme et, je puis le dire, le gendarme fut ma première conception de la société. Simple d'ailleurs, comme toutes les belles choses, cette conception gendarmesque et sociale. D'un côté, le voleur ; de l'autre côté, le gendarme, le gendarme héroïque et paternel, abritant sous son grand manteau tous les braves gens du bon Dieu, et les défendant de son grand sabre : car tout était grand dans le gendarme, l'arme, l'homme et le rôle. Je n'imaginai rien au-delà. Né dans un petit village inconnu des Guignols, je n'avais pas été perverti par les dialogues démoralisants, par les conseils de révolte que soufflent aux enfants de Paris les marionnettes dominicales. Si, plus tard, au collège, sollicité par les hautes pensées qu'inculque aux jeunes cerveaux le commerce assidu du latin, j'avais eu à allégoriser la société, en une composition synthétique, à la mine de plomb, je ne l'eusse point représentée autrement que par un temple grec, ayant un gendarme à sa base, un gendarme à son faite. Peut-être même, il m'eût paru grandiose d'y ajouter, au-dessus d'un paysage symbolique, dans le ciel clair, le chapeau légendaire irradiant sur le monde, comme un soleil. Hélas ! où sont les virginités des impressions de l'enfance ?... Je gardai cette généreuse illusion jusqu'à l'âge de quatorze ans, et ce fut un gendarme lui-même qui se chargea de me l'enlever. Il s'appelait Barjeot.

Barjeot était un énorme gaillard, dont la trogne reluisait splendidement, comme si, tous les matins, il eût pris le soin de l'astiquer en même temps que sa giberne. Et, de fait, il ne manquait point de l'astiquer, cette trogne éclatante, richement ornée de bubelettes vives, décorée d'un entrelacs de veines bleues, jaunes, violettes, écarlates ; mais ce n'était point avec du tripoli ni du blanc d'Espagne qu'il l'astiquait. Bon compagnon, farceur, toujours prêt à boire un verre de trois-six et à caresser le menton d'une fille, il avait conquis, dans le pays, une véritable popularité. Cette popularité venait surtout de ce que Barjeot se grisait régulièrement ; et, quand il était gris, jamais il ne querellait ni ne bataillait, ainsi que font tant d'ivrognes qui ne savent pas vivre. Bien au contraire, il n'y avait pas, dans le monde, de drôleries qu'il ne débitât, de sottises amusantes et spirituelles qu'il ne fût capable d'exécuter. Les gamins, les petits maraudeurs qui s'en vont, la nuit, voler des poires dans les vergers, et que la vue d'un tricorne met ordinairement en fuite, suivaient le gendarme dans les rues, glapissant et battant des mains :

— Hé ! Barjeot !... C'est Barjeot... Voilà Barjeot !...

Quelquefois même, ils accrochaient à sa tunique, par derrière, une longue corde, au bout de laquelle ils avaient attaché un chat crevé ou quelque autre objet bizarre et malpropre.

— Hé ! Barjeot !

Les gens se mettaient sur le pas des portes, riaient, applaudissaient, criaient aussi :

— Hé, Barjeot !

Le prestige de la gendarmerie se trouvait bien un peu diminué par toutes les frasques de Barjeot, mais il était si bon enfant, si peu gendarme, « ce sacré lascar de Barjeot », qu'on n'y faisait point attention.

— Hé ! Barjeot !

La gendarmerie était située à l'extrémité du bourg, au fond d'un vaste jardin, en pleine campagne ; une belle maison carrée, en brique, avec un toit très haut et moussu. Au milieu de la façade, emmanché d'une hampe fine, flottait le drapeau tricolore, un drapeau de fer-blanc, délavé par la pluie, qui rendait des sons aigres et grinçants de girouette chaque fois que passait un coup

de vent. Le jardin se divisait en cinq carrés, affectés chacun à chacun des cinq gendarmes. Naturellement, le brigadier, M. Luton, s'était réservé pour lui le plus grand et le meilleur, par droit de supériorité, et Barjeot, qui se moquait bien des légumes, lui avait, par surcroît, cédé le sien. D'où il résultait que Barjeot était notoirement protégé par Luton, et que Luton, outre sa consommation personnelle, trouvait encore le moyen de faire vendre par sa femme des choux, des salades et des carottes, le lundi, au marché.

Toute la journée, après le pansage des chevaux, les gendarmes, coiffés de leur képi bleu et vêtus de tricots de laine rouge, sarclaient, binaient, plantaient, arrosaient, taillaient leurs arbres. Souvent l'été, vers le soir, avant le coucher du soleil, M. Luton se reposait sous une tonnelle de vigne vierge et d'aristoloches qu'il avait édifiée dans un coin du jardin, et là, débraillé, soufflant, les mains terreuses, il cultivait son esprit en lisant des romans-feuilletons, des histoires de crimes tragiques que lui prêtait l'instituteur, lequel les tenait de la buraliste, qui les tenait du percepteur, lequel était un homme très au courant de la littérature de son temps. Les semaines, les mois, les années se passaient toujours de la même façon, hormis, toutefois, les jours « de correspondance » où il fallait bien monter à cheval et exécuter un semblant de service. Pendant ce temps, les braconniers fusillaient cerfs et chevreuils dans les bois, lièvres et perdreaux dans la plaine ; ils ne se cachaient plus, tiraient, colletaient, panneautaient, à la barbe des gendarmes qui avaient définitivement abandonné le bancal pour le sécateur, et la carabine pour la pomme d'arrosoir. Quant aux maraudeurs nocturnes, pourvu qu'ils ne vissent point piller les laitues et les fruits du brigadier, tout leur était permis. Aussi s'en donnaient-ils à cœur joie, les bons maraudeurs.

Barjeot, lui, ne jardinait pas. Semer des pommes de terre et lier des chicorées, « ça n'était pas son affaire ». Il avait d'autres occupations, comme on a vu plus haut. Régulièrement, avec une ponctualité militaire, il se rendait au bourg, sur la place, devant le café Bodin, où quelques soiffards d'importance avaient accoutumé de se réunir. Du plus loin qu'apparaissait sa trogne excitée et flambante, on levait les bras, on riait.

— Ah ! c'est Barjeot !... Eh ben, sacré Barjeot, on va prendre un verre, hein ?

— Tout d' même !

Et l'on s'attablait. Le vin blanc d'abord, puis le mêlé-cassis, le trois-six, parfois quelques absinthes. Vers dix heures, Barjeot, très éméché, redescendait la Grande-Rue en zigzaguant, et rentrait à la Gendarmerie pour déjeuner.

Le brigadier, qui ramait des petits pois, sa femme, qui *étendait* du linge, les trois gendarmes : l'un bêchant, l'autre taillant la haie d'épines, celui-là arrachant des scorsonères, s'écriaient en chœur, la face réjouie :

— Hé ! Barjeot... as-tu ton plumet ? Sacré farceur de Barjeot !

Or voici ce qu'un jour il arriva.

À quelques kilomètres du bourg, dans une maison isolée, près du bois de Daguenette, habitait un braconnier très connu des revendeurs et des *coquetiers*, très redouté des honnêtes gens. On racontait de lui de sinistres histoires, des assassinats de gardes, des coups d'audace stupéfiante. Il se nommait Boulet-Milord. Pourquoi Milord ? Personne ne connut jamais la raison de ce sobriquet. Aussi l'appelait-on Milord, de préférence à Boulet. Barjeot entretenait avec Milord, paraît-il, des relations clandestines et cordiales. Assez souvent, il partait, le soir, sous prétexte de tournée, pour le bois de Daguenette, et passait des nuits en compagnie de Milord, à boire, à faire le diable sait quoi, car on prétendait que la maison du braconnier était hantée par les

beautés forestières d'alentour. Ce qu'il y a de certain, c'est que Barjeot rapporta plusieurs fois un lièvre, un faisan, de ces visites nocturnes, et toute la gendarmerie s'en régala.

Une nuit, Milord dit à Barjeot :

— Pourquoi qu' tu ne viendrais pas à l'affût avec moi ?

Et Barjeot répondit :

— À l'affût !... mais j' suis gendarme !

— Gendarme, té ! siffla Milord... Imbécile, si tu étais gendarme, est-ce que tu serais icite ? Allons, viens-tu ?...

Barjeot hocha la tête, se gratta le nez :

— À l'affût !... à l'affût !... Tout d' même !

— Ah ! sacré Barjeot, va !

Ils partirent. La nuit était claire ; la lune brillait, très haut, dans le ciel. Milord et Barjeot s'engagèrent dans le bois, traversèrent un taillis, puis une courte futaie. Milord huma le vent, comme un chien de chasse. Une belle clairière s'étendait devant eux et l'ombre des troncs d'arbres s'allongeait sur la clairière.

— C'est ben, dit Milord à voix basse... Arrêtons-nous.

S'adressant à Barjeot, il commanda :

— Té, allonge-té d'rière c'te âbre... Écarquille les yeux et tâche moyen de ne pas éternuer.

Barjeot ne répondit pas. Il se coucha sur la bruyère humide, mal à l'aise, inquiet du frémissement du bois. Au loin, un renard qui chassait aboya.

Il y avait un quart d'heure qu'ils attendaient, l'un près de l'autre, le fusil au poing. Deux lapins traversèrent lentement la clairière.

— Ne tire pas, dit Milord... Ren que des chevreuils ou ben des biches !

Et tout à coup, sur le sol, une ombre remua, rampa, puis un homme se dressa, tout droit, devant eux, immense dans la clarté lunaire.

— Ah ! j' vous y prends, c' coup-ci ! cria l'homme ; canaille !

Une arme reluisait dans ses mains, une plaque brillait sur sa poitrine. Affolé, Barjeot s'était levé, fuyait, courbant le dos, essayant de se garer derrière les troncs d'arbres.

— Ne fiche pas le camp ! menaçait l'homme, ou je tire.

Barjeot fuyait toujours... Une détonation retentit, et le gendarme sentit comme un coup de fouet lui casser le bras gauche, qui retomba inerte au long de la cuisse.

Mais il réfléchit et se fit ce raisonnement rapide :

— Cet homme m'a reconnu, bien sûr... S'il ne me tue pas de son second coup, il me dénoncera... Le conseil de guerre... Je suis perdu.

Il s'arrêta.

— C'est bon, dit-il... Ne tire pas... Je me rends.

Et, s'approchant de l'homme, Barjeot lui déchargea son fusil en pleine poitrine. L'homme tourna sur lui-même, étendit les bras, et-s'abattit comme une masse sur la bruyère.

Milord s'était blotti au pied d'une touffe de houx, épaisse comme une muraille... Lentement il avança la tête et, d'une voix qui tremblait :

— C'est l' garde d' Blandé, tu sais ben... Est-y ben mô, au moins ?

— Vas-y voir, toi.

— Mé ?

— Oui, toi... Je n'ose pas... et puis je suis blessé : il m'a cassé le bras, cet animal-là.

À quatre pattes, comme un loup, Milord se dirigea vers le cadavre, se pencha sur lui...

— Il est ben mô... dit-il. Quoi qu' j'allons en faire ?... Sacré Barjeot, va !

Et, par un instinct de voleur, l'ayant palpé, il fouilla dans les poches du garde... Barjeot regardait Milord, perplexe, la main droite sur la crosse de son revolver.

Au petit jour, une charrette descendait la Grande-Rue, conduite par un paysan. Barjeot marchait derrière, l'uniforme taché de sang poisseux, sur lequel des feuilles mortes s'étaient collées ; le bras soutenu, au milieu de la poitrine, par un mouchoir à carreaux. Au fond de la charrette, sous une bâche de toile tannée, on distinguait la forme rigide de deux cadavres. Les portes s'ouvraient : les gens, à peine réveillés, sortaient de chez eux, et les hommes mi-vêtus, les femmes en camisole, les chiens rôdeurs, se mirent à suivre la funèbre voiture, silencieux, terrifiés...

Je venais de relever des lignes de fond, quand, près de la gendarmerie, j'aperçus une grande foule... Je m'approchai...

—... Alors, disait Barjeot, voilà que j'accours dans la direction du coup de feu... bon... Et qu'est-ce que je vois ?... Milord qui était sur un homme mort et qui le fouillait !... Rends-toi ! que je lui crie... Mais v'là Milord qui prend le fusil du garde, qui m'ajuste... Je fonce sur lui... Il tire, m'attrape le bras gauche... bon... Rends-toi, que je lui crie... Mais, voilà qu'il m'ajuste encore... bon... Alors, je fais ni une ni deux... Je prends mon revolver, pan !... Et v'là Milord qui toupine, les quatre fers en l'air... Alors, v'là que je vais auprès du garde... Il était tout chaud... Mais, bernique !... tué raide, le pauv' diable... Le coup dans la poitrine, en plein mitan... Moi, j'ai l'bras cassé... C'est rien, ça !... Alors, j'ai été d'mander un coup d' main à maitr' Drouet.

— Sacré Barjeot ! murmura quelqu'un, dans la foule.

Mais ce n'était plus le « sacré Barjeot ! » goguenard, poussé par les gamins s'amusant du « souïlard », c'était un « sacré Barjeot » grave, recueilli, profond, le cri d'admiration exaltant le héros.

Trois mois après, Barjeot obtenait sa mise à la retraite... On le décora.